Que contient réellement notre intériorité
ou à la recherche de notre Moi insaisissable ? (2e partie) suite

3. Le « Je » Hystérique

« L'hystérie est une expression de la même force originelle archaïque qui se développe dans l'activité de l'artiste génial ». Sigmund FREUD (Lettre à Stefan Zweig)

INTRODUCTION

L'hystérie a très mauvaise réputation dans la mesure où elle est confondue en permanence avec les réactions caractérielles individuelles ou collectives de tous ordres. Beaucoup d'hystériques sont, aussi, caractériels ce qui n'aide pas ! (Marguerite Duras). A titre d'exemple et pour montrer à quel point l'hystérie peut être mal traitée par quelqu'un qui pourtant a eu l'intention louable de confronter l'hystérie à la phénoménologie, voici un livre étonnant : « *La situation existentielle des personnes hystériques* » par Georges Charbonneau, Psychiatre des hôpitaux et Directeur de recherche à l'Université de Paris VII.
On le voit d'emblée par le titre : l'auteur se met hors du jeu, l'hystérique est une curieuse personne qu'on va examiner de l'extérieur même si on lui prête un certain nombre d'intentions bizarres.
Ainsi, l'hystérie est « *un piège celui de l'intensité* » (p.24). Ce qui n'est pas trop grave et même plutôt évident plus terrible celui de « *l'inauthenticité* » (p.50).
On pourrait le rapprocher du théâtralisme hystérique, voire de l'histrionisme et se poser la question de l'inauthenticité de l'acteur qui est le professionnel de l'hystérie ou du moins de notre point de vue devrait l'être. Le personnage à facette de Pessoa est-il inauthentique ? Et dans quel personnage est-il vraiment authentique ?
L'hystérie est accablée de jugements moraux qui n'en finissent pas ! Tout cela se résout dans « *un accident nécessaire de notre dialogue esthétique avec le monde* » (p. 143). Diablement plus intéressant d'autant plus que c'est parfaitement vrai, l'hystérie n'est pas permanente (comme certains poètes qui vivent en permanence dans le poème… !) et c'est elle qui nous conduit « *à un dialogue esthétique avec le monde* ». Nous n'en demandions pas plus ! Elle serait même « *nécessaire à la liberté esthétique* » ! N'en jettons plus.
Par contre, dans le même élan, l'auteur affirme des naïvetés redoutables : « *l'hystérie ne signifie rien de ce qu'est chacun* ». Pire : « *nous faisons tous la même hystérie* »…
La raison (?) : « *L'hystérie agace ; il est vrai qu'elle est occupation sans ménagement de la centralité. Laissons l'hystérie s'y étourdir jusqu'au ridicule* » (p. 144). Arnaldo Ballerini, son compère préfacier, explique : « *(L'hystérique) campe en belle âme, la seule capable d'affects, et pour cela toujours incomprise du commun* » (p. 19). A ceci près que l'hystérique, s'il gratte les plafonds, se désespère tout autant si ce n'est plus de son incapacité à gérer sa vie et peut s'en désespérer jusqu'à en mourir. Que l'hystérique amplifie la démesure de son Moi dans ses extrêmes aussi bien omnipotents que dépressifs est une chose. Au point qu'un certain nombre d'hystériques sont étiquetés bipolaires !
In extrémis, l'auteur en arrive à parler de « notre propre hystérie ». Dans la dernière ligne de son livre. Un peu tard. Sans avoir repéré, à notre sens, la vraie nature de l'hystérie. Exemple parmi d'autres des divagations sur l'hystérie qu'il faut connaitre pour se rendre compte à quel point, plus personne ne sait ce que peut bien être l'hystérie.
En tout état de cause, ce ne sont pas les grands hystériques qui sont intéressants (Voltaire, Woody Allen, Luchini), c'est la partie hystérique de tout un chacun :

- Qui, d'un côté peut oblitérer sa vie par une demande d'amour dramaturgée dont l'angoisse n'est pas toujours épongée par la belle indifférence des symptômes de conversions (allant des paralysies fonctionnelles à l'hypochondrie et jusqu'aux phobies de toutes sortes, sans parler de maladies psychosomatiques vraies).
D'un autre côté, elle fait la fantaisie de la vie par le jeu du corps qui se permet de faire le clown, c'est-à-dire de jouer jusqu'à en rire avec la tragédie de la vie. Se moquer des travers omnipotents caractériels et aveugles de la comédie humaine, surtout quand il s'agit des siens, devient le jeu de massacre le plus réjouissant de l'hystérie à travers l'humour et la plaisanterie. Cette pulsion du corps qui parle, réfutant la veulerie du sexe et les prétentions du savoir, est en définitive le « Je » le plus indépendant quasiment inaccessible, a priori, au renforcement du Moi.
En réalité, le jeu avec les ambiguïtés et les limites est tel que l'hystérique veut savoir et ne veut pas savoir ce qui lui permet dans sa théâtralité, de se fabriquer un personnage qui peut se rapprocher de l'hystérie malade dans la mesure où l'humour ne décape pas tout.
La fragilité et, en même temps, la plasticité de l'hystérie sont malgré tout à la recherche de points de repères dont ils ou elles se font un point d'honneur de ne pas répondre en les conservant en ligne de mire ! Ainsi l'hystérie veut savoir à condition de ne rien savoir ce dont elle joue comme elle joue avec toutes les limites (*Le Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras).

- C'est l'ambivalence qui lui permet de jouer ainsi avec toutes les limites : *je t'aime mais je ne t'aime pas (je t'aime moi non plus)* est le jeu exponentiel dont l'ambiguïté est malgré tout plus réjouissante que le fameux : « *je ne peux te dire que je t'aime qu'à condition de disparaitre* ». On le voit l'hystérie peut jouer en deux temps ou dans le seul temps de l'ambiguïté. En réalité, les deux temps recèlent encore plus d'ambiguïté que le temps unique, dans la mesure où il laisse une dramaturgie s'installer et pourra jouer à l'infini sur toutes les ambiguïtés de la distance et de la proximité à l'autre.

Un auteur méconnu a ainsi écrit dans sa pièce « *Petite rencontre* » un dialogue inattendu :
- Virginie en homme avec deux valises
Virginie : « Mes valises ont voulu venir avec moi ».
Jérôme : « Elles ont décidé que nous partions en voyage ? ».
V. : « Je les laisse faire ce qu'elles veulent ».
J. : « Pourquoi pas ? ».
V. : « Un idée comme ça. Elles ne me disent pas tout ».
J. : « Tu renouvelles singulièrement le trio infernal ! ».
V. : « Tu voyages avec tes idées ».
J. : « Toi avec tes valises ».
V. : « Chacun ses voyages »…
(Acte II Scène V - Petite rencontre)

- La question fondamentale n'en reste pas moins : Avec quoi joue l'hystérie ? Ambivalence, ambiguïté sans doute mais entre quoi et qui ?
Bien sûr, on pourrait répondre d'une manière philosophique que l'hystérie essaye de résoudre à sa manière la difficile condition humaine prise entre l'insatiable de la pulsion et l'insuffisance d'être ce qui n'est pas tout à fait faux mais ne nous dit rien de son mode d'emploi.

- On sait qu'en face de ce vide, la construction du Moi est une première solution remplie par l'omnipotence d'un Moi sacré, plus ou moins fanatique, résidu inutilisable de la pensée magique de tout un chacun (1ère partie) le plus souvent conforté par « le Je conscience de soi » (2e partie de la 2e partie), chahuté ou conforté par le « Je sexuel » (1ère partie de la 2e partie).

- Et que lorsque ce Moi est défaillant (état limite) ou inadapté (névrose), la seule issue reste l'angoisse et la dépression sans issue immédiate en dehors de l'addiction.

- Avec l'hystérie, on est dans une position radicalement différente dans la mesure où le parti pris est de jouer avec l'impossible au lieu d'essayer de le résoudre.
  - tant au point de vue pulsionnel avec le « Je sexuel ».
  - tant au point de vue du Moi, le plus souvent conforté par le « Je conscience de soi ».

Deux questions se posent :

- Comment ce parti pris de jouer vient-il au monde décalé de l'omnipotence qui semble ne pouvoir et ne vouloir en permanence que prendre toute la place ?
- Ou comment l'omnipotence du Moi peut-elle laisser une place à autre chose qu'à elle-même ?

Cette dernière question, qui peut paraitre théorique, est en réalité d'une actualité clinique brûlante et ceci pour une raison très précise. Les « Moi » fussent-ils apparemment protégés par des égos surdimensionnés et têtus, ou des réussites éclatantes, n'en restent pas moins à la merci du moindre dérapage futile infinitésimal, sans parler de ce qui peut se passer lorsqu'il est retentissant. L'angoisse est là qui attend son heure et sa part du gâteau.
Les patients ont le choix entre l'addiction, l'assassinat (qui se produit quelque fois dans ce qu'on appelle les crimes familiaux) ou une demande de prise en charge qui peut prendre des tournures très variées.
De toute manière, la seule issue à travers la thérapeutique consiste à pouvoir récupérer son « Je hystérique » où, lorsque l'hystérie est trop encombrante ou symptomatiques, de la débarrasser de sa gangue caractérielle.
Le deuxième cas est plutôt une promenade de santé à condition que l'hystérie ne cache pas une psychose dévorante sans issue.
Dans le premier cas, récupérer l'hystérie face à un Moi qui veut reprendre toute sa place dès qu'il sort momentanément de l'angoisse et retrouve son énergie, n'est déjà pas une mince affaire. A ceci près qu'on peut se demander à ce moment-là, si le « Je hystérique » est seulement noyé ou si son existence est en défaut ? Pourquoi existerait-il chez chacun d'entre nous un noyau hystérique plus ou moins utilisable, plus ou moins fréquenté ? Et s'il existe, comment a t-il pu se développer entre les exigences absolutistes du Moi et les contraintes pétrifiantes de l'angoisse qui rode inévitablement face à la réalité du monde, c'est-à-dire l'ambiguïté de la relation avec l'autre ?
L'angoisse d'un Moi qui n'est pas encore suffisamment développé ne facilite pas l'émergence du jeu hystérique. La préoccupation d'un sauvetage permanent liquéfie les velléités du jeu hystérique qui restent aléatoires, voire inexistantes. Du moins, dans les cures très problématiques.
On est là au cœur même des difficultés inhérentes aux thérapies apparemment sans fin (celles ou les patients ont besoin de récupérer des images parentales à travers le thérapeute), là où la prise d'autonomie passe par un jeu hystérique qui a toujours du mal à faire ses preuves.

- Car comment pouvoir croire que tout un chacun possède un noyau hystérique, fut-il noyé au fond du puits ?
On le voit, la problématique devrait avoir radicalement changé depuis Freud. Ce n'est plus la vérité qu'il faut faire sortir du puits de l'inconscient mais l'hystérie !
Aussi, on peut essayer de récapituler les étapes repérables de la naissance et du développement du « Je hystérique ».

A. La question de l'émergence du « Je hystérique » : l'hystérie primitive

Elle semble apparaitre avec l'exploration du bébé explorateur qui a un immense plaisir à faire connaissance avec le monde (ce sera hélas plus rébarbatif à l'école). Avec le langage, il découvre en même temps la capacité de jouer avec les mots même si on ne le lui apprend pas. Ce sont parfois de très jeunes enfants qui relancent l'hystérie de la famille autour des mots. Les mots d'enfants sont à la fois une exploration des mots, du monde et de son cerveau. Triple exploration qui explique peut-être pourquoi l'apprentissage de la parole reste pour l'enfant une voie de passage entre ces trois mondes, sans oublier la dualité du monde entre sa famille et son entourage d'une part et le monde extérieur d'autre part. Il faut noter de plus un élément capital : l'enfant n'apprend pas à parler à partir de la logique d'un Moi du langage, mais à partir d'une prise au vol des mots qui développe à la fois la plasticité de son cerveau, la plasticité de l'hystérie qui apprend à jouer avec le monde à travers les mots.

On ne s'étonne pas que l'enfant joue en s'inspirant des réalités du monde (les poupées, les soldats…). Comment pourrait-on s'étonner qu'il essaye aussi de jouer avec les mots comme il le prouve si on sait l'écouter ?

Stanislas Dehaene, dans son livre « *Les neurones de la lecture* » (Ed. Odile Jacob), pose la question : plasticité ou préorganisation du cerveau ? Il penche semble-t-il plutôt vers la préorganisation mais parle lui-même de « tâtonnement cérébral » pour finir par dire que *« l'enfant apprend à aller au-delà de la modularité initiale de son cerveau* ».

C'est dire qu'au-delà des structures cérébrales révélées par les neurosciences (en particulier la magnétoencéphalographie ou MEG), ce qui m'importe ici dans cette approche du jeu hystérique primitif de l'enfant, c'est ce « toujours plus » au-delà des limites (qu'il manifestera par des caprices) et qui, pour mon compte, reste le moteur du jeu de l'enfant et du jeu hystérique en particulier : « *attrape-moi mais ne m'attrape pas* ».

Le jeu comprend, dès le départ, l'impatience des limites de l'enfant qui ne veut pas dormir parce qu'il joue et qu'il veut jouer encore, ne serait-ce que par les histoires qu'il faut lui raconter pour s'endormir même si ce sont toujours les mêmes… Dans l'espoir que ce ne soient pas les mêmes tout en étant toujours les mêmes…

L'hystérie se cache là où on ne l'attend pas comme avec les inventions à l'infini du jeu de cache-cache.

Mais, on le voit bien, cette liberté de l'hystérie ne peut se développer que dans une ambiance familiale ouverte à l'imaginaire et où le Moi empathique de l'enfant a pu se constituer grâce aux sécurités apportées par son entourage : des frontières avec lesquelles il est possible de jouer à condition que leur élasticité soit à toute épreuve, ce que l'enfant perçoit avec une acuité étonnante. Sans cela l'hystérie reste mort née.

On comprend la difficulté de remédier à cette absence qui essaye de se récupérer par tous les moyens possibles et imaginables, en général auprès des proches. La lecture peut être un contrepoint inestimable dans la mesure où l'écrit procède, évidemment à des degrés très divers, d'un jeu avec le langage, ce solfège fondamental des relations humaines.

Il faut, là, faire un arrêt sur image à propos du style qu'on pourrait considérer comme un pur jeu avec les mots, l'histoire n'étant qu'un prétexte aux mots.

Le « Je hystérique » ne peut jouer de cette parade (dans les deux sens du terme) que dans la mesure où les masques nécessaires à la tranquillité de la vie laissent émerger, justement grâce au style et derrière les apparences, la folie des bien-portants qui seule nous intéresse (dans son expression idéologique fanatique rudimentaire ordinaire ou dans celle plus joueuse de l'hystérie).

« *Et son ami ne comprendrait pas pourquoi une fois là-bas il changerait vingt fois de projets, inspecterait les salles à manger de tous les hôtels de Compiègne sans se décider à s'asseoir dans aucune de celles où pourtant on n'avait pas vu trace de Verdurin, ayant l'air de rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyant dès qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe,*

il s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et qu'elle l'eut vu, surtout qu'elle l'eut vu ne se souciant pas d'elle »… Marcel Proust (*Du côté de chez Swann*, II p. 73).
On le voit dans cette citation, le fanatisme amoureux se mélange avec l'hystérie de la situation qui deviendra une ambiguïté totale lorsqu'il essayera de se dégriser complètement : « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre* » (Ibidem). Alors même qu'on va, dans la suite, le retrouver marié avec Odette dont il aura une fille Gilberte...

Enfin, il ne faudrait pas oublier une expression fondamentale de l'hystérie primitive à savoir le besoin de succion (pouce, sucette, doudou etc.) dans la mesure où l'hésitation est permanente entre décharger la tension ou au contraire, la relancer pour jouer indéfiniment sur l'ambiguïté des deux tableaux. Il s'agit là d'une expression beaucoup plus cachée de l'hystérie primitive mais littéralement incrustée dans un des premiers jeux corporel possible.

B. L'identification hystérique primaire à la scène primitive

L'identification hystérique primaire à la scène primitive est un fantasme infantile décrit par Michel Fain et Denise Braunschweig qui se développera toute la vie durant. Il marque la prise en compte de l'hystérie dans le développement psychique normal. Et du même coup, recentre l'hystérie sur la sexualité qui sera effectivement son ambiguïté fondamentale.
Pourquoi ce fantasme de la scène primitive chez des enfants qui n'ont que de très vagues notions concernant la différence des sexes ?
Pourquoi ce fantasme at-il été considéré d'emblée comme hystérique ?

a) Le fantasme de la scène primitive ne nait ni d'une connaissance des organes génitaux, ni d'une vision surprise ou pas d'une relation sexuelle et encore moins d'un regard à travers les serrures. Il nait de l'émotion face à un couple qui n'est en général pas les parents (famille, voisins, rencontre) et qui montre publiquement un lien affectif évoquant une vie sexuelle présente ou à venir, du moins pour un adulte mais, oh surprise, également pour un enfant. L'émotion anticipe le toujours plus d'un relationnel inhabituel en correspondance au « toujours plus » de l'enfant.
Sans cette identification en miroir, il n'y aurait pas ce développement subit de l'imaginaire vers l'accomplissement d'un accouplement illimité et sans fin même s'il reste vague et imprécis, en particulier en ce qui concerne l'érection masculine (j'ai vu le loup !).
On voit que s'oppose ici les deux théories habituelles : celle que je développe, la rencontre de deux insatiables (la sexualité étant un champ de prédilection de l'insatiable humain dans la prodigalité de ses développements possibles : « *Je suis peut-être un obsédé*, admet Gonzalo Garcia Pelayo, *mais il me semble que toute la vie vient du sexe* ». Le Monde du 23-24 mars 14).
Et celle d'un patrimoine génétique qui se révèlerait à propos d'une rencontre de la vie qu'il serait difficile, en tout état de cause, de circonscrire à la seule vie familiale. L'insatiable a le mérite d'envisager que l'individu est obligé de tout réinventer, que rien n'est acquis d'avance. Donc, quelque chose de beaucoup plus vivant mais aussi de beaucoup plus fragile : l'imaginaire sexuel ne peut se développer que dans un univers empathique suffisant où l'hystérie primaire (« *attrape-moi mais ne m'attrape pas* ») a pu se développer. Car derrière la passion du désir, il y a aussi dans la posture des amoureux un « *attrape-moi mais ne m'attrape pas* » qui n'échappe pas à l'enfant.

b) <u>La scène primitive</u> est immédiatement associée à l'hystérie pour trois raisons au moins :

- un moment d'émotion qui s'arrête et ne s'arrête pas. Jusqu'où pourrait-il aller ?

- une différence de comportement des protagonistes qui n'est jamais tout à fait en miroir. Un dessin de Steinlen montre un homme enveloppant une femme dans ses bras. Celle-ci, sans se refuser, a un très léger mouvement de recul qu'on pourrait considérer comme une provocation hystérique : je veux mais je ne veux pas. Et introduit à l'ambiguïté fondamentale de la sexualité.

- le problème des limites posé d'emblée : jusqu'où peuvent aller les baisers et les caresses en public. D'ailleurs, c'est ce qui étonne le plus les africains quand ils arrivent en France : cette expression publique de l'amour.

Ce dernier problème touche celui de la pudeur si variable chez les enfants. L'état amoureux parle de l'effacement de la pudeur qui peut être une nouvelle ambiguïté de la sexualité : être vu sans voir ou voir sans être vu. Ambiguïté qui n'est que le prolongement du fondamental de l'ambiguïté sexuelle.
Montaigne (*La vie sans loi* de Pierre Manent, Flammarion), au règne de la loi aurait préféré la vie avec un parti pris qui pourrait surprendre : il juge légitime l'accouplement sexuel en public tout en ne l'ayant pas pratiqué lui-même. Du moins, on n'en a aucune trace. On retrouve là incontestablement l'expression de l'identification hystérique primaire d'autant que l'auteur de ce livre révélateur souligne cette préférence de Montaigne pour les aléas, les fluctuations, le cours ondoyant et libre de la vie dans une certaine sacralisation de la nature qui a l'excuse de vouloir s'opposer aux lois humaines un peu trop divines…
Naissance de la subversion de la loi ? Au risque d'un nouveau manichéisme. Montaigne, comme plus tard Voltaire, ne montre-t-il pas plutôt l'émergence du jeu fluctuant et ondoyant des ambiguïtés que nous pouvons considérer maintenant, dans leur jeu même avec l'impossible, comme hystériques ? D'autant que plus débauché en sa raison qu'en sa chair, il semble avoir eu plus d'accointance avec les mots qu'avec les femmes, qu'il n'a pas dédaigné pour autant même si sa poésie est restée difficile d'accès et restent à débarbouiller. Ce qui est certain, c'est qu'il écrivait pour l'éternité : « *Plutôt enterrer ses enfants que ses écrits* » (sic).
L'accomplissement sexuel en public reste une incongruité hystérique alors que son érotisme ne débordera nulle part. Et restera un fantasme. D'autant que l'amitié, même des femmes, lui était plus douce que l'amour.

***
**

La prise en compte moderne de ce fantasme dans une réalisation effective comme sport national dans l'ile d'Ibiza interroge à plus d'un titre !

- Réalisation d'un fantasme enfin récupéré comme revanche de l'enfance inaboutie ?

- Exaltation par la transgression dans une sorte d'apothéose élevée au rang de fétiche d'une liberté acquise à bon compte ?

- Aveu d'impuissance face à la toute-puissance de l'imaginaire qu'il faudrait réduire à portion congrue ?

L'exhibition plus feutrée en demi-teinte jouant du caché-montré, vu pas vu, est encore plus troublante. « *Risquer d'être vu* », voilà le jeu qu'on ne peut considérer comme une seule volonté

éducative vis-à-vis de ceux qui n'aurait osé jouer avec le fantasme. Plutôt là, aussi, un acte sacré que seules les vestales du Temple auraient le droit d'accomplir mais que la vertu démocratique s'est appropriée pour défier l'hypocrite conformisme de l'ordre social. On remarque l'ambiguïté du jeu qui réintroduit l'ambiguïté hystérique qu'Ibiza aurait voulu faire disparaitre, selon la naïveté de Montaigne. Le jeu est plus interrogation que réalisation « en clair », qui comme les tenants de l'art qui se dit contemporain croient qu'il suffit de tout mettre sur la table pour faire du théâtre ou de l'art.

Le lien entre la contrainte et la liberté, bien repéré par Sartre et la psychanalyse (malgré ses exagérations dans les deux sens, de Reich (les organes) à Lacan (le symbolique)), introduit à un monde bien particulier qui sort en quelque sorte du jeu archaïque entre pulsion-défense, pour établir un équilibre du monde dans lequel toute énergie s'invente son contraire par nécessité absolu : l'insatiable de la pulsion ne peut se laisser aller à s'écouler paisiblement car justement il n'y a pas de paisiblement. Elle s'invente nécessairement les prémices d'un Moi (comme le Ça invente le Moi). Pas besoin de tyran pour transgresser le pouvoir, il est une transgression intime au cœur de l'hystérie qui veut et ne veut pas. Beaucoup plus proche d'Oscar Wilde (le pire c'est la satisfaction) que du moraliste judéo-chrétien, même si celui-ci est utilisé sans distance et pour de vrai à des fins qu'on aurait beaucoup de difficultés à croire qu'elles pourraient encore être chrétiennes (voir rouge avec le sexe !).

L'insatiable pulsionnel dévastateur courre à la guerre, s'il n'est arrêté dans sa course folle par l'élasticité du jeu hystérique qui arrive à jouer avec les forces de l'impossible : seule manière de les utiliser sans les détruire (illusion), ni les exalter (révolution). Entre les conventions et les révolutions, il y a peu de place pour la vie imaginaire qui voudrait pourtant elle aussi toute la place et dont le fantasme majeur, bien au-delà de l'androgyne figé, fait de la scène primitive agie son flambeau revendiqué… à une condition, c'est qu'elle soit ensevelie et que seule l'hystérie puisse en renaitre.

Lire la suite : Le « Je » hystérique (suite)

Jean- Paul Chartier
Mai 2014